

À MES YEUX

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.  
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.  
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.  
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.  
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.  
Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.  
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.  
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.  
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.  
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.  
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.  
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.  
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.  
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.  
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.  
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.  
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.  
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.  
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.  
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.  
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.  
Cédric Duroux, *Les Animaux sentimentaux*, 2016.  
Laurent Sagalovitsch, *Vera Kaplan*, 2016.

Laurence Werner David

# À MES YEUX



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2017.  
ISBN : 978-2-283-03002-8  
ISSN : 2110-0713

DANS LA FORÊT

*Printemps 2011*



**J**e m'appelle Victor Crescas. Depuis dix-huit ans, je travaille dans le secteur du cuir, à destination de l'habillement. Je me suis spécialisé ces dernières années dans l'analyse de la qualité des peaux ainsi que dans la fabrication des teintures, raison pour laquelle, aujourd'hui, je suis en quête d'un poste de responsable coloriste dans la ville de Nemours ou dans ses environs.

Chaque matin, dès que j'ouvre les yeux, ces phrases se déclenchent aussitôt dans ma tête. Il m'arrive parfois de me déplacer pour rencontrer des entrepreneurs. Je loge dans une chambre d'hôtel du centre-ville, face au lycée Étienne-Bezout, une décision que j'ai prise quelques semaines avant de démissionner de mon ancien travail. En fin d'après-midi, je passe mon temps à regarder les élèves du lycée entrer, sortir, disparaître dans le froid. Le va-et-vient de ces jeunes, leur cohue me bercent et m'enivrent. Je fixe chaque visage, chaque corps, je n'en oublie aucun et me familiarise avec la plupart d'entre eux. De nombreux garçons ressemblent à celui que j'ai dû être il y a vingt-cinq ans. Au fil des jours je m'approche davantage du portail du lycée au point de me perdre parmi eux.

C'est aujourd'hui seulement, à la sortie du lycée, qu'une fille aux cheveux longs a crié :

« Tom ! »

Celui que je dévisage a les cheveux bruns frisés, un sourire aimable aux lèvres, mais c'est son corps de félin qui me marque. Au même moment, dans la foule, la voix d'une camarade a retenti, interpellant la fille aux cheveux longs : « À demain, Ava ! »

Ava a répondu par un salut bref.

D'une violence muette, celle-ci a entraîné Tom à l'écart.

10

Elle a un regard clair sous des sourcils noirs qu'elle fronce souvent. Elle semble toujours prête à enlacer Tom, le regarde avec la malice séductrice de l'enfance et une fascination qui éclaire son œil d'un éclat d'inquiétude brûlante comme si elle savait déjà, en approchant l'amour, ce que peut être la fin du monde.

Je remarque que lorsque Tom est entouré de ses camarades de classe, il marche vite, parle beaucoup, retient son souffle pour ne pas s'emporter : je le vois s'agiter contre un garçon, se fâcher plusieurs fois avec d'autres et quitter la petite bande sans regret. Le lendemain il se retrouve pourtant avec les mêmes.

Est-ce que Tom sait qu'il est aimé et que ses camarades l'attendront toujours ?

Après de si longues années passées loin de lui, je paierais cher pour le savoir.



Il a pris l'habitude de s'isoler dans un café du carrefour, à quelques pas du lycée. Sur la table, il sort des magazines de son sac de sport, en tourne les pages puis s'arrête sur l'une d'elles et l'aplanit d'un geste large. Avec un feutre, il trace des lignes, qu'il noircit, des segments précis qu'il fait dévier sur toute la page jusqu'au dernier qu'il infléchit de rondeurs ondulantes de nouveau hachurées de noir. Son geste dérape et glisse sur le papier glacé.

La première fois que je les ai vus se rapprocher l'un de l'autre, c'est dans ce café. Leurs mains se sont enfouies sous leurs manteaux et le chemisier d'Ava s'est ouvert sur un sein qu'elle a très blanc. Tom a recouvert avec une grande douceur la chair qu'il venait de toucher quand le serveur est revenu vers eux.

11

Je voudrais entendre les mots de Tom, ceux qu'il prononce devant ses camarades et qui provoquent les rires ou la riposte comme ceux qu'il adresse à Ava et qui, généralement, ici dans ce café ou alors qu'ils marchent dans les rues de Nemours, suscitent chez elle la stupeur, quelque chose d'étourdissant qui écarquille ses yeux de fille.

J'entends, plusieurs fois, la voix de Tom. Ses phrases, pourtant, ne restent dans mon souvenir que fragments de pensée.

La marche d'Ava, une fois sur le trottoir, ressemble à une fuite calculée. Elle rattrape Tom un peu plus loin, par une ruelle perpendiculaire, éloignée du vacarme de la circulation et des cloches qui sonnent midi. Ils traversent un parc,

emmitoufflés dans leurs manteaux, et bifurquent vers un terrain vague, au-delà du cœur de la ville.

Ils franchissent l'entrée de la zone industrielle.

Ils font halte devant un entrepôt de stockage. Le toit rutile sous le soleil et le bois de la façade en ventelles est chaud au contact de ma main. Au premier étage, des faisceaux rouge vif percent le triple vitrage comme des diodes lumineuses alimentant d'hypothétiques veilleuses.

Ils se dirigent sur le côté ouest. Un immense rideau en acier est coulissé par Tom. Ils disparaissent à l'intérieur du bâtiment où nulle vie ne semble exister.

Derrière un soupirail, je devine près du foulon des peaux qui sèchent, d'autres peaux, tannées, encore bleuies, mûrissent sur leurs machines. Sur l'une des portes de l'atelier, près de l'escalier, une pancarte indique : « Peaux pour vêtements. Cuir haut de gamme ».

Quand, une heure plus tard, le jeune couple sort du bâtiment, leur attitude me surprend. Ce n'est qu'une fois dans le parc, une fois éloignés de la tannerie, que leurs bouches se prennent ; puis ils murmurent et rient avec la lenteur d'un rêve nocturne.

Les jours suivants, je n'oublie pas l'attitude pleine de prudence et de défiance qu'ils ont eue à leur sortie de la tannerie. C'est avec le souvenir de cette crainte, qu'un soir je décide de suivre le car scolaire qui emmène Ava et Tom vers la forêt domaniale de Nanteau.

Le car scolaire vient de s'arrêter.

Je me gare au bord d'un fossé jonché de branchages et d'herbes sèches, à cent mètres de l'entrée d'une sapinière, et demeure ainsi sans bouger, vide d'aucun plan si ce n'est que je sais, à cet instant, ne pas pouvoir imaginer affronter de plein fouet la présence d'Ava.

Au moment où Ava descend du car, une Volkswagen sort de l'allée de la sapinière. La femme au volant, peau très claire, cheveux noirs, après avoir envoyé un baiser affectueux de la main à Ava, s'engage sur la départementale. Elle prend la direction de Nemours.

Sans doute à cause du signe de complicité que je viens de surprendre et qui laisse deviner l'étroitesse du lien entre Ava et la femme sans que je sois encore certain qu'il s'agisse de sa mère ou d'une amie de celle-ci, je me mets spontanément à suivre la Volkswagen.

Un quart d'heure plus tard la voiture s'est immobilisée dans une petite rue de la ville, à proximité de l'autoroute, celle qu'on appelle l'autoroute du Soleil. La femme qui sort

de l'auto se dirige vers le complexe de loisirs à l'intérieur duquel elle prend directement l'un des chemins qui mène à l'édifice dont le toit en coupole couvre une piscine de quatre lignes d'eau bleu foncé. Je marche à quelques mètres derrière elle. Comme elle je paie mon entrée, comme elle j'adresse un salut au caissier : brièvement elle se retourne, me dévisage et s'éloigne vers les cabines réservées aux femmes. Sa veste dépourvue de boutons, serrée par une large ceinture, a la même couleur argentée que ses yeux perçants et interrogateurs.

De nombreux hublots lumineux partent du haut du toit de la salle pour aller jusqu'aux murs des premières rangées de gradins. Leurs néons se reflètent dans l'eau qui pourrait être apaisante si l'ensemble de la structure ne faisait pas songer à un vaisseau guerrier captif du vide spatial.

Je nage. Le plaisir me surprend, un plaisir redoublé par la présence d'une femme que je ne perds, pendant une heure, jamais de vue.

Elle s'est éloignée dans un angle du grand bassin. Elle a rejoint le plongeur. Elle fend l'eau de tout son corps, ses longues jambes déliées. Un plongeur étouffé que je reconnaîtrais entre dix. Un rayon de lumière libère son visage qu'elle a pensif, et ce soir-là particulièrement beau et pâle.

C'est après l'un de ses plongeurs que son regard rencontre le mien. Elle m'adresse un sourire franc, puis, les mains jointes sous sa nuque, elle se recroqueville et m'oublie jusqu'à ce que chacun sorte vers sa cabine de douche.

À l'entrée de l'établissement elle m'attend.

Son premier baiser est comme un dernier : long, impétueux. Il possède aussi un je-ne-sais-quoi de désespéré qui semble n'avoir pas de lien avec un état d'âme personnel, mais avec ce *nous* qui est le propre des rencontres subites, amoureuses. Elle m'invite à marcher – elle marche toujours plus vite – autour des bâtiments du complexe sportif. Dans un angle sans lumière, entourés de volumineux containers, elle me saisit le bras, appuie son dos contre un mur bétonné et m'attire à elle : les veines de sa gorge battent à l'intérieur de mon épaule. La chaleur que propage sa violence, avant même que mon sexe ne la pénètre, me fait pousser un feulement avide et rageur, totalement immaîtrisable, étouffant ses sanglots à elle.

15

Plus tard, nos corps se reprennent dans sa Volkswagen. Je sens les minuscules pulsations de ses veines brûler ma poitrine, ses jambes m'enserrer, la confusion que laisse l'odeur de nos corps qui se durcissent, qui se lèchent et se dévorent. Une seconde, le visage baigné de larmes et de sueur, j'entends le filet de sa voix murmurer à mon oreille qu'elle ne comprend pas. Quelque chose en moi se brise. Elle reprend : « Je ne comprends pas ce qui se passe, ce que je ressens... C'est comme une attente insensée. Ça n'était pas arrivé. Jamais comme ça. »

Je l'ai étreinte. Puis, parce qu'elle me dit qu'elle doit rentrer chez elle, dans sa forêt, que sa fille doit s'inquiéter, je la laisse se revêtir et la regarde disparaître vers l'autoroute. Je sais alors, avec certitude, que la femme qui vient de me quitter est la mère d'Ava.

L'éclairage dans le hall de mon hôtel a perdu son intensité chatoyante. Dans la petite salle commune du rez-de-chaussée la TV illumine la pièce, comme souvent. Des flashes infos passent en boucle sans qu'il y ait personne pour les regarder.

J'éteins le poste. Je monte dans ma chambre, désorienté et bouleversé par ce que je viens de vivre.

Au milieu de la nuit mon portable sonne : c'est mon fils Mattéo. Je n'ai pas entendu sa voix depuis deux mois. Je ne m'étonne pas de la somme d'argent, assez importante, qu'il espère, ni de l'heure à laquelle il m'appelle. Plusieurs fois il me demande si je vais bien, si j'ai trouvé un nouvel employeur. Ses interrogations insistantes sur Nemours où il a vécu enfant avec moi, sa gravité peu familière me laissent perplexes.

Au moment de m'endormir, je me suis rappelé que Mattéo encore enfant m'avait réclamé de l'argent. Quand il m'avait dit son secret et que je lui avais alors refusé cet argent, il était entré dans une folle colère. Il avait rêvé d'offrir une bague à sa mère, un *rubis balais* qu'il avait vu dans la vitrine d'un bijoutier de Nemours, une pierre rouge violacée, très belle.

J'ai fini par m'endormir. Au petit matin, j'ai rêvé de paysages et de falaises nordiques, de loutres de mer, de fourrures douces, un peu étouffantes, du même gris argenté que les yeux de la plongeuse qui, rapidement, s'était prénommée avant que la portière de la Volkswagen ne claque.

Jade.

Plus encore qu'une pierre dure et rare, ce prénom reste une portière qui claque.

Des mères patientent sur les bancs du parc. Les enfants m'impressionnent, les tout-petits surtout. Leur progression chaotique fraie avec les limites des bosquets et des parterres. Leurs doigts creusent des trous mesurés dans le sable ; ils se heurtent aux bords des bacs de sable, puis se relèvent pour arpenter l'espace neuf, avec l'imprévisibilité et la fébrilité avide de jeunes oursons sauvages. Comme je fixe de très longues minutes un point aveugle, leur arrêt subit m'hypnotise.

Aujourd'hui, vers midi, alors que l'enfant se rabat vers sa mère, Tom est passé au fond du parc, près du verger. Ne s'est pas arrêté. A disparu à l'autre bout de la futaie qui conduit à l'immense zone industrielle de Nemours.

J'ai rejoint la tannerie : vide. J'ai rebroussé chemin vers le lycée Étienne-Bezout. Le soleil blanchit la façade. Aucun des visages que je croise n'a la juvénile détermination de Tom.

\*

Ces derniers jours il n'est pas reparu. Dans ma mémoire chronologique, tout fait défaut. Même les lieux s'estompent,

certains semblent n'avoir existé qu'en songe : la piscine municipale, les parcs, la façade du lycée, la maison dans la forêt recèlent un même goût de fuite, un même labyrinthe dans lequel mes vêtements sentent tout le temps le chlore, où la peur se mêle à la hâte que quelque chose survienne.

Que quelque chose se sache.

Chaque soir depuis une semaine je retourne nager et Jade n'apparaît nulle part dans aucun des bassins. La seule chose que je suis censé savoir c'est qu'elle vit dans une forêt à la sortie sud de la ville. Elle ne m'a laissé aucune adresse, ni numéro de portable. Je n'ose pas me hasarder à rejoindre l'allée qui mène à sa maison.

18

Une fin d'après-midi, je prends pourtant ma voiture, longe l'autoroute du Soleil et bifurque vers la départementale.

Je vois des lumières vaciller au fond de l'allée de sa forêt. Mes pas sont lents. Je suis exaspéré par leur lenteur et le lieu est sombre, cadencé par un millier d'enchevêtrements de pins et de châtaigniers.

Je m'engage dans l'allée. L'humidité somnole derrière les troncs, dans l'humus, dans l'air, on la respire partout. Les aiguilles de pins ruissellent.

Je prends une sente parallèle et m'enfonce dans une terre bourbeuse, souillant aussitôt mes chaussures et mon pantalon, regardant droit devant la masse végétale qui dissimule la maison. Le toit apparaît. La fenêtre de ce qui a dû être un pigeonnier reluit. À l'étage, des rideaux masquent l'intérieur des pièces.



La porte d'entrée, massive, en bois ouvragé, est grande ouverte.

L'accès au salon est immédiat. Au fond, sur la gauche, l'imposant bar en pin contraste avec le minimalisme du salon proprement dit, agencé d'un canapé en vieux cuir et de chaises bon marché. Un couloir prolonge la partie bar, flanquée d'une porte coulissante de chaque côté. Ma respiration m'empêche de distinguer d'autres bruits.

Derrière l'une des portes, de manière très assourdie, je finis par deviner une musique monocorde, proche d'un air de violon.

« Jade ? »

Je répète son nom plusieurs fois. Je pousse la porte.

Sa robe miroite dans le soleil couchant : elle est face à moi, elle ne bouge pas ; elle est debout devant sa table de travail. Des feuillets et quelques livres (comme des livres de comptes) s'éparpillent sur le sol. Sur son bureau il n'y a qu'un stylo.

Elle dissimule sa stupeur par un sourire anxieux.

Tant de lueurs contraires percent dans ses yeux. Je n'imaginais pas qu'un autre homme puisse être dans l'une des pièces. Je ne me soucie que de mon désir et de ma peur soudée à ce désir. Mon envie d'elle et le souvenir de nos corps dans la Volkswagen vécu comme un pacte éclatant enterrent toutes les vies entourant ou ayant pu entourer Jade.

Je lui dis que je l'ai suivie ce premier soir après notre rencontre à la piscine.

Ma voix assourdie par mon mensonge.

Sa fille va rentrer du lycée.

« Je te rejoins à ton hôtel. Je viendrai », a promis Jade.

Elle vient. Elle a sa robe en lin, ouverte aux épaules. Ses cheveux noirs sont noués par un foulard. Elle s'étonne de l'exiguïté du lieu. Elle fixe l'écran du téléviseur qui est l'unique objet qui décore la chambre et que je n'ai pas allumé une seule fois depuis que je vis ici. Je lui dis que mes pensées me semblent aussi étrangères que le monde extérieur. Elle rit. Elle ne me croit pas.

Elle s'avance vers moi. Son visage blanc mais radieux se détache de tout, de son corps même. Nos yeux s'habituent à nos visages, nos mains, nos doigts à nos peaux ; nos peaux à notre animalité, la même qui nous a envahis dans la Volkswagen ; l'odeur éternelle, insensée du sexe glissant sur la hanche là où la chair est si douce.

Chaque soir, jusqu'à la fin mars, elle revient à l'hôtel. Elle retourne dans sa forêt toujours avant cinq heures. Elle dit : « Ne m'oublie pas. Ne nous perds pas. » Elle évoque ses oublis fréquents, s'en attriste, donne comme image celle d'un marteau-piqueur qui frappe à coups précipités son cerveau glacé. Elle a manqué un rendez-vous avec sa fille le midi même.

Début avril, un soir de brouillard, à la demande de Jade, je reste dormir chez elle. Sa joie me gagne, mêlée pour la première fois à une peur terrible d'être sur le point, par ma réserve, par mon silence, de la perdre. Une de ces peurs dont la cause est dissipée le jour même mais qui, comme une lueur spectrale, entache dans la durée, d'une simple et sournoise impression, votre lien à l'autre.

L'amour que nous faisons sans cesse est violent, vivant et chaud et quand nous nous endormons l'un dans l'autre, nos

gestes deviennent d'une grande douceur. Je me blottis contre elle comme au flanc d'un agneau.

Je reviens rarement à Nemours. Je ne cherche plus à m'entretenir avec d'éventuels employeurs. Je me détourne de la rue où bouillonnent au loin les silhouettes adolescentes que j'ai guettées ces dernières semaines. Je ne sors plus de mon nouveau sommeil qui m'a précipitamment éloigné de ma solitude.

À présent, je dors chaque nuit dans la maison de Jade.

La première fois que je rencontre Ava, son désir de vivre me frappe. Il éclate. Elle dîne presque chaque soir avec nous. À la fin du repas elle sourit et monte dans sa chambre. Elle aime parler quand nous parlons. Elle n'engage que peu la conversation, non pas, je crois, par paresse ou indifférence, mais parce qu'elle semble douter que ses mots atteignent ses destinataires. Il lui arrive de lancer à sa mère de curieux défis auxquels Jade ne porte pas attention et que j'imagine être, entre elles, un jeu ritualisé de très longue date.

En ce début de printemps 2011, comment aurais-je réagi si Jade avait soupçonné un seul instant que notre rencontre était conditionnée, malgré moi, par d'autres motifs que l'envie de me détendre dans une piscine nemourienne ?

Après le dîner, elle et moi redevenons des amants. Ava ne redescend jamais. Certains week-ends, quand le soleil brille sur la terrasse, Jade s'étend dans une chaise longue, sans occupation autre que celle de fixer l'impressionnante forêt au-devant et au-dessus d'elle. Ava la rejoint. Dans ces moments,

les échanges entre mère et fille sont moins sommaires, dégagés du quotidien. À deux reprises, sans le nommer, Ava lui parle de Tom; des musiques que son petit ami écoute; de son enthousiasme à envisager son avenir artistique. Elle lui montre un petit paquet de dessins, illustrations publicitaires, esquisses graphiques en cours, que Tom vient de réaliser.

Jade veut en savoir davantage : d'où vient Tom, où il vit, s'il habite chez ses parents à Nemours. Ava évite toutes les questions : « C'est un fils de la Terre », plaisante-t-elle, en écho aux paroles de Jade qui lui a expliqué la veille qu'on appelle ainsi les enfants dont les origines sont troubles. Est-ce après cet échange entre elles, dans la nuit, ou une autre nuit que, durant cette semaine-là, je ne peux dormir, et me poste à la fenêtre de notre chambre ?

Le vent souffle. Les feuillages du chêne vrillent sous la fenêtre, contre le mur de la façade : à l'intérieur, leurs duvets brillent comme des écailles. La lune est presque pleine.

Dans un des embranchements étroits du bois, le plus dense en conifères, je vois une silhouette filer et traverser l'allée. La lampe torche qu'elle tient allumée ponctue ses passages, striant la forêt de signaux aberrants et brefs. J'ouvre la fenêtre. Le vent, sans être froid, glisse jusque dans la chambre silencieuse. Je me mets à parler tout bas. Jade soupire et se retourne sur le côté. Les mains du corps noyé dans les frondaisons que je fixe depuis quelques minutes tâtonnent sur le sol; la lampe qui les accompagne repose à terre, son faisceau se fige sur une partie du visage mais c'est d'abord à son sac de sport que je l'identifie.

Un sac de couchage est projeté à terre.

Tom s'y glisse avec un sursaut d'énergie.

Son visage devient immobile, et ses épaules se recroquevillent. La lampe s'éteint. La forme se noue aux lichens, aux bois morts, aux saxifrages des petits rochers nombreux à cet endroit et ma voix murmure : « Mon tout petit, mon Amour », cinq fois, dix fois, sans calmer ni ma rage ni mon angoisse.

Jade s'est réveillée.

Je la rejoins.

\*

Le gardien de l'hôtel de Nemours m'a appelé pour me dire qu'une carte à mon nom était arrivée depuis trois jours. Qu'il attendait que je veuille bien passer la réceptionner.

Mon fils Mattéo m'écrit : « J'ai essayé de revenir par les sentiers des gorges d'Apremont pour retrouver nos pas. Il n'y avait aucun enfant comme il y en avait tant à cet endroit autrefois. Tom ne s'y trouvait plus à enlacer le tronc des arbres de ses petites mains potelées. Au retour d'Apremont, je n'ai pas osé te déranger. Je t'embrasse. M. »

J'articule l'appellation « Mon fils », bornée et mêlée par rien d'autre que par l'effroi, cet effroi redoublé aujourd'hui par ce que Mattéo a voulu, pour la première fois, me transmettre du souvenir de son petit frère dont il a dû tout oublier, sauf ses mains de bébé sur les arbres puissants de la forêt de Fontainebleau.

Mon fils?

Arriverai-je un jour à dire ces mots simples sans éprouver cette impuissance coupable qui, depuis quatorze ans, me sépare de Tom et de moi-même?

Au milieu de l'allée, j'ai composé le numéro de portable de Mattéo.

Sa messagerie s'est déclenchée. J'ai raccroché.

Vers minuit, la sonnerie de mon portable nous a réveillés. C'est encore Mattéo. Je descends dans le salon. Sa prolixité est brouillonne. Il ne s'est jamais aperçu à quel point il a été imprégné de cet endroit, le Gâtinais, articule-t-il comme s'il découvrirait ce nom de région pour la première fois. La forêt pourrait être n'importe quelle forêt, la ville de Nemours pourrait être n'importe quelle autre ville traversée par une voie ferrée, un canal, une Maison des receveurs et un hospice de briques rouges, et pourtant aujourd'hui il sait que c'est la sienne. Une ville dominée par l'histoire d'un château médiéval comme tant d'autres. Il a fallu que des amis le questionnent, sachant avec précision, eux, d'où ils venaient, pour comprendre qu'il était né et avait vécu ici et que la forêt, « ma forêt », dit-il alors, pouvait être localisée sur une carte géographique.

Il évoque quelques lieux, magasins, rues liés à la ville. Il me cite aussi des figures de son enfance, hôtes de passage plus qu'amis, qui ont pu entrer un jour dans notre maison.

Rien sur les gorges d'Apremont qu'il est revenu visiter. Rien sur son petit frère qu'il a su pourtant évoquer sur une

carte postale. Mattéo trouve seulement dommage que nous ayons perdu, lui et moi, le goût du jeu et des questions. Du jeu qui questionne. Des questions qui mettent en scène nos vies.

Je lui confie ma rencontre avec Jade, ma vie chez elle depuis quelque temps.

« Un animal splendide ? » dit-il, âpre.

Chacun garde le silence un instant.

« Décris-la-moi, enchaîne-t-il, insistant.

– Yeux gris, visage laiteux, corps long et mince.

– Et encore ?

– Une énergie vitale extraordinaire – qui te touchera. »

Je lui assure qu’il sera le bienvenu dès qu’il le voudra.

« OK. Très bien », me répond-il, détaché semble-t-il de son habituelle insolence bougonnante.

Je l’ai embrassé.

En haut, dans notre chambre, Jade s’est rendormie. Je m’allonge près d’elle. Une odeur de parfum dans sa pince à cheveux.

\*

Jade laisse ses notes de travail s’échouer un peu partout dans les pièces communes. Pas le manuscrit du conte qu’elle a commencé et qu’elle garde caché dans un tiroir de son bureau.

J’ouvre une fois l’un des carnets de Jade – des réflexions sur sa vision du temps, des préoccupations linguistiques consignées, des mini-scénarios y sont aussi esquissés et assez fréquemment et de manière succincte des faits et gestes, très concrets, concernant Ava ou moi. C’est surtout son rapport



physique, tangible et matériel aux gens et aux paysages qui l'entourent de près qui y est relaté. Je ne sais pas ce que j'espère découvrir dans ce carnet. Toujours est-il qu'une fois qu'il est refermé, je me dis : « Au fond, que connaît Jade des relations de sa fille? Que connaît Jade d'Ava? Elle aime sa fille mais elle la connaît si peu. »

Pendant la journée j'arpente les sentes et raidillons du domaine. L'odeur d'essence de térébenthine me saoule, j'aime cette profusion de verts sombres, ces milliers d'aiguilles fines au centre desquelles les écailles des cônes brunissent et brillent. Au bout de quelques jours de déambulations, et grâce aux quelques échanges que j'ai pu avoir avec un garde forestier, je peux distinguer chaque arbre, et plus particulièrement chaque espèce des pins qui occupent les trois quarts de la propriété. Je finis par répertorier les maladies spécifiques à chaque espèce, bactérioses du pin d'Alep, rouille vésiculeuse des bois noir d'Autriche, grand charançon des épiceas et du pin sylvestre; chenilles processionnaires de tant d'autres arbres que seule la pulvérisation, par voie aérienne, peut éradiquer.

C'est Jade qui a tenu à me présenter le garde forestier. Dans quelle mesure espère-t-elle me voir prendre possession des lieux? Une fois qu'il m'a donné les moyens d'identifier les agents pathogènes d'un arbre et les manières de les traiter, il n'est plus revenu au domaine. La forêt s'est refermée sur moi qui en deviens, tacitement, le responsable.

Ma tête et mes mains sont lourdes, surtout elles, mes mains. Et dures comme du métal ferreux. Elles restent tachées longtemps après le moindre contact avec la terre ou les arbres.

Mes déplacements à Nemours se sont encore raréfiés. J'évite de passer devant la façade du lycée. Cet évitement me rappelle que quatorze ans plus tôt je n'avais pu m'empêcher, chaque jour, après notre rupture, de longer la fenêtre du cabinet médical où mon ex-femme avait exercé son métier de secrétaire.

Dans le cabinet où j'avais fini par entrer, on m'apprit qu'elle était partie dans une ville du Proche-Orient et qu'elle avait prévu son départ depuis longtemps. Six mois peut-être.

Personne ne savait si Tom avait suivi sa mère ou si elle l'avait confié à une pension, ou à quelqu'un de proche.

Le domaine forestier que je découvre m'apparaît chaque jour plus vaste. Je m'abreuve de ces murs emplis d'odeurs excessives, de cette pénombre douce et résineuse pénétrée d'humus, de cette essence si singulière de bois frais qui, selon les heures, laissent revenir des souvenirs de rentrée des classes ou de week-ends à la campagne. Il m'arrive de m'assoupir au milieu d'écorces et de rameaux épais et larges, parmi un bain de mousses brunes, rougeâtres et grises.

Sans doute n'ai-je jamais autant pensé à Tom qu'en ces instants au milieu de la forêt. Je ne l'épie plus, je ne le vois plus, ne peux plus le saisir comme je l'ai fait souvent, la nuit, en rêve, dans ma chambre d'hôtel. Je mesure combien je n'ai accès à lui que par une représentation de plus en plus disparate de sa personne. Qu'il est alors comme reperdu pour moi.

Chaque soir j'attends qu'Ava nomme Tom. Deux ou trois fois, à dîner, elle parle d'un ami doué pour les arts graphiques. Dit qu'à dix-sept ans il vient d'être pressenti pour un travail de conception d'affiches. Chaque fois, les yeux d'Ava s'attardent sur sa mère, puis elle reprend une autre conversation puisque aucune question ne lui est plus posée.

J'observe Ava. Ce qu'elle laisse supposer du garçon qui vit dans ses pensées est si mince et les interrogations si succinctes ou inexistantes, qu'elle ne se trompera jamais de récit, ni n'essaiera de déguiser la vérité.

Combien de jours encore, et avec quelle énergie, vais-je réussir à me museler ?

J'ai ce secret qui me dépossède du centre de mon histoire mais qui me grise, n'ayant jamais approché d'aussi près un être aimé par mon enfant.

Tom se fait appeler par Ava et ses camarades : Tom Kemp.  
Exit Crescas.

C'est trouble, opaque, et pourtant dans un premier temps je ressens un immense apaisement.

Ainsi aux yeux de Jade et d'Ava, il n'y a pas de lien possible entre le père et le fils.

À ce soulagement succède cependant une oppression grandissante : à quel point suis-je l'homme que Tom a voulu écarter de sa vie ?

Au secrétariat du lycée Étienne-Bezout, on a hésité à me répondre.

« Tom Crescas ? ai-je insisté.

– Vous voulez dire Tom Kemp-Crescas ? Effectivement c'est un de nos élèves de terminale. Que voulez-vous ? »

Quelques semaines après sa fuite, mon ex-femme m'avait écrit qu'elle souhaitait que Tom puisse prendre son nom. J'avais refusé. Elle avait eu beau obtenir l'autorisation du juge des tutelles des mineurs pour constituer le dossier de sa requête, elle n'y avait jamais donné suite.

Officiellement, administrativement, Tom reste donc Kemp-Crescas.

Mais dans sa bouche, dans son corps, pour son amoureuse, il est Tom Kemp.

Nous ne nous disputons jamais, mon père et moi. Jusqu'à sa mort en 2001, il est resté un homme évasif et doux alors que son corps, que j'approchais peu, était musculeux, comme préparé à je ne sais quel combat.

Quand il se trouvait à la maison, il s'asseyait sur le rebord d'une fenêtre et regardait au-dehors, un journal sur les genoux.

Mes parents ne recevaient pas chez eux. Je ne saurais dire si leur conversation aurait intéressé d'éventuels amis. Ils semblaient avoir perdu l'usage de la conversation depuis bien des années.

Mon père offrait souvent des bijoux, des vêtements à ma mère ; ma chambre était un véritable magasin de jouets. L'un et l'autre étaient mécaniciens en confection textile. Leur travail leur plaisait.

Une famille d'accueil m'hébergeait la plupart des vacances scolaires et tout l'été parce que ni elle ni lui n'auraient pu s'occuper de moi durant la journée. L'été ils prolongeaient leur travail jusque tard dans la soirée. La présence d'autres enfants dans mes familles d'accueil éloignait le manque que

j'avais d'eux. Ils gagnaient mal leur vie mais dès qu'il le pouvait mon père rentrait les mains pleines de cadeaux.

Quand j'ai eu dix-huit ans, pourtant, je me suis rendu à la préfecture de Rambouillet avec l'intention de connaître les formalités qu'il fallait remplir pour faire disparaître mon nom de famille et adopter celui de ma future femme, dans le cas où je me marierais. Une démarche qui a dû se solder par une fin de non-recevoir.

Une démarche que je ne comprends pas aujourd'hui, et que j'ai accomplie à l'époque, je me souviens, sans rancune et sans l'ombre d'un remords.

Le ciel, lourd d'orage, assombrit la forêt. Les pins étincellent d'un noir très dense. Sur la terrasse, Jade somnole, une brise chaude souffle sur son cou, pénètre dans son corsage qui remue au gré des flux du vent.

Tout semble si léger.

Depuis un mois je vis à ses dépens, nourri, hébergé, blotti contre elle. Mon principal compte bancaire n'est plus approvisionné par aucun revenu, mais Jade m'assure que tout se réglera, elle en est sûre, bientôt, dès que j'aurai retrouvé un emploi à Nemours.

Elle rédige des articles de commande pour certains journaux littéraires et revues et dès qu'elle le peut, elle écrit la suite de son conte. Les contes, c'est ce qu'elle n'a jamais eu étant enfant, dit-elle; les lectures des philosophes l'ont sauvée, m'expliquera-t-elle. Élevée par ses grands-parents paternels, elle a été une fillette plongée dans la lecture. Chez elle : aucun jeu d'enfants. Elle a toujours été portée par les questions depuis son plus jeune âge. Les livres lui ont longtemps tenu lieu de famille. C'est en tout cas ce que je comprends.



Je pars dans la forêt. Jade ne semble appeler ni convier personne.

La nuit, le désir et l'attente nous tendent à l'extrême, avant de sentir, les poings desserrés, un doux abandon décontracter nos corps affamés.

Jade a ouvert les yeux. Elle ne retient pas ma main quand je la glisse dans la sienne. Je m'assois sur la terrasse, à côté d'elle, à côté de ses papiers sur lesquels elle a posé une pierre pour qu'ils ne s'envolent pas. Dans l'air se répand un mélange de térébenthine et d'huiles.

L'intérieur des volets du pigeonnier brille d'un rose opalescent. « Ava veut en faire sa chambre », dit Jade.

Le silence se replie sur nous.

Je feuillette le catalogue qu'elle a laissé ouvert par terre : des pages et des pages de lingerie féminine. Dentelles aux mailles satinées, collerettes et frous-frous en tulle se succèdent sur un corps de femme, toujours la même, tempes rasées, lèvres laquées de rouge et yeux charbonneux. Racée. La dernière photographie du catalogue ne donne à voir que le portrait serré du mannequin en question, dénué d'apprêt et de maquillage. Elle apparaît soudain très jeune et fière ; son attitude recueillie me trouble.

Jade baisse les yeux puis sourit. Quelque temps après, elle s'emmitoufle dans son gilet et affirme : « Je ne suis plus autant émue qu'autrefois, comme tu l'es encore, par les nouveaux visages. »

Elle a froid et accepte ma veste.

Notre silence nous écarte l'un de l'autre. Il y a comme un interdit à ce que je l'interroge ou lui parle de n'importe quel sujet banal ou intime.

Un jour elle a écrit un article sur la musique, une de ces commandes qui lui permettent, parfois, de gagner correctement sa vie. Elle y notait, entre autres, que la somme de tout ce qu'on entend dans la musique dépasse de loin celle des signes inscrits dans la partition. Il s'agissait certes de musique, pas de roman ni de conte. Mais cette phrase m'a marqué.

Au-dessus de nous, du côté du pigeonnier, deux voix viennent de se manifester. Je sais tout de suite à qui la jeune voix masculine appartient. Il faut un temps avant que le cliquetis de ce qui doit être une rangée de cintres qu'on fait défiler sur une barre métallique cesse.

Jade se tourne vers moi :

« Je suis contente qu'Ava ait invité son petit ami chez nous. »

Depuis combien de temps le petit ami d'Ava l'a-t-il rejoint dans sa nouvelle chambre ?

A-t-il déjà penché la tête vers la terrasse ?

La terrasse est immense. Elle n'a de cesse de s'élargir. Elle commence à absorber le territoire forestier, la nationale, les abords de la ville. À côté de moi, Jade forme un butoir qui, depuis que tout s'élargit dangereusement, n'est plus un garde-fou.

Il y a quatorze ans, l'homme que Tom connaissait était barbu, jeune, un sourire carnassier, le type idéal pour assumer un rôle de gangster. Aujourd'hui mes joues sont hâves,

un peu fripées, mon visage presque impassible. Comment reconnaîtrait-il ce corps ?

Je me suis levé.

Dans la penderie le bruit métallique a cédé la place à quelques protestations enjouées et rapides. Ava a dû choisir la robe ocellée d'ailes de papillons que je lui verrai porter quelques instants plus tard, un peu contrariée de n'avoir pas trouvé les baskets blanches qui vont avec.

Je suis tout près de la porte d'entrée quand leurs pas dévalent l'escalier de la maison. Mes jambes sont incapables d'esquisser un mouvement.

Tom passe le premier devant moi. Son sac de sport en bandoulière effleure ma veste. Ses lèvres profèrent une onomatopée de surprise puis une excuse purement enfantine. La luminosité de son iris est intense.

Ils se sont approchés de Jade, l'ont encerclée, entamant une discussion concernant deux ou trois choses pratiques ; puis quand Jade a quitté sa chaise longue, c'est au tour des deux femmes de serrer de près Tom, de le cerner comme dans le désert les amas de sable se créent autour d'un obstacle ou d'un écueil.

« À ce soir, a dit Ava.

– À bientôt », a répété Tom, un ton plus bas, deux fois, l'une en direction de Jade, puis l'autre à mon adresse.

Ils ont disparu dans l'allée.

Jade m'a rejoint dans la maison.

Les pièces sentent l'essence de térébenthine et la lessive fraîche.

« Tom va dîner ici ? ai-je demandé à Jade, le ton bref.

– Non, les enfants ne dînent pas avec nous. »

Plus tard, Jade se sert un cognac. Ses lèvres humectent les miennes, ses mains posées sur ma nuque glissent dessous mon tee-shirt.

Je respire avec une excitation étrange les fragrances venues du bois et fixe le soleil basculant sur la façade qui, à cette heure, déploie des lueurs ocre et rouges.

Au milieu de la nuit, je rêve d'un nourrisson. Nous sommes sur une plage serrés poitrine contre poitrine. À distance, une femme rôde. Sous la lame du soleil, elle ne semble pas vouloir nous éviter mais vouloir éviter de nous parler. L'enfant qui me réchauffe est-il celui que j'espère que Jade me donnera un jour?

\*

Il doit être huit heures. Seul dans notre lit, le rêve dissipé, alors que j'entends Jade dans la cuisine préparer son petit déjeuner, je me souviens d'une scène dans un musée : le seul que nous avons visité autrefois, ensemble, mon ex-femme et moi.

Nous avons dû laisser la poussette de Tom à l'entrée en échange de quoi un guide nous avait proposé un porte-bébé ventral dans lequel Tom ne s'est pas tout de suite laissé enfermer. Dans la pénombre des salles, les tableaux des madones à l'enfant se succédant, le bleu du ciel éclatant rompent avec la minutie sobre des montagnes vénitiennes avoisinantes. Le Christ enfant a, partout, un visage empreint d'une mélancolie plus dégourdie que les adultes qui l'enveloppent de leur

regard aimant. Tom a penché la tête sur ma gorge, agrippé son pouce, puis irrésistiblement il s'est endormi contre moi, sa poitrine diffusant une chaleur moite, forte, où tout entier je me sens fléchir d'un bonheur que je n'ai jusque-là jamais connu. Dans la main de sa mère, son grand frère nous observe de loin en loin, leurs pas bien plus pressés que les miens.

À présent, nous sommes seuls mon petit et moi devant ces Vierges à l'enfant entourées d'archanges et de saints Michel, André, Baptiste et Madeleine, de bleus de plus en plus séduisants parmi les lions et les fontaines dorées ; seuls dans la même chaleur ferme, persistante, submergés par le même abandon.

Dans la cuisine Jade lave sa tasse à café.

Elle s'est maquillée. Son visage teinté masque un peu son manque de sommeil.

J'aurais eu toute une soirée, puis une nuit avec Jade pour me libérer du secret qui me lie à Tom. Et je n'ai rien dit. Je n'ai pas su nous entraîner elle et moi de ce côté de mon intimité. Comment pourrait-elle croire, aujourd'hui, à la sincérité de l'attachement violent que j'éprouve pour elle ?

Rester dans la maison de Jade est devenu une menace. Pendant des semaines j'ai cherché, observé, attendu Tom. Depuis que j'habite dans la forêt, si j'ai parfois encore rêvé de nos retrouvailles, je n'ai plus imaginé ce qu'elles pouvaient avoir de réel.

Celles-ci, aussi, sont devenues une menace.

Jade a retrouvé l'allure insouciant de celle qui croit à la clarté de notre lien, à l'innocence de notre rencontre.

Je me concentre déjà sur les moyens de quitter avec elle la forêt, de radier Nemours pour la deuxième fois de ma vie.

Ces années-là, de 1994 à 1996, que ce soit pour les vacances ou les week-ends, nous partions souvent sur les routes, loin de Nemours. Elles ne cessaient de s'étirer face à nous. Bien souvent nous ne savions pas où elles nous entraînaient. Plus elles étaient interminables, plus elles nous unissaient. La musique envahissait la voiture, souvent des tubes que ma femme connaissait par cœur, le *High Hopes* des Pink Floyd et la voix synthétique des Pet Shop Boys récidivaient fréquemment, mais ce que préférait Mattéo – *The Windmills of Your Mind* – ponctuait chaque choix de sa mère. Le chant de Tom ne parvenait pas jusqu'à nous, même si, dans le rétroviseur, sa bouche toute fine remuait de temps en temps.

Ce ne sont pas les ratés, les manques, ni même, avec le temps, les joies partagées ou la manière dont s'est faite la chute comme souvent une histoire d'amour se relit à l'orée de sa fin, qui pourraient aujourd'hui vérifier une quelconque vérité de notre lien. Plutôt des bribes d'images, des passages d'une route pleine d'activités à une autre route moite et grise; plutôt des élans qu'on revit plus dissonants qu'ils ne

l'étaient sans doute ; des mouvements plus que des conversations ; des débris de paysages, la rosace d'un vitrail, un incendie dans la montagne, des lèvres fraîches pendant la sieste, des dunes dans les dernières lueurs du jour ; les garçons guettant l'arrivée des chevaux sauvages dans les Cévennes ; Tom fixant de préférence l'aigle royal, aspiré par ses vols planés puissants. Et toutes ces choses de la nature qu'il pointe du doigt et que je reste impuissant, moi l'expert en peaux de bêtes, à nommer.

Ma femme marche vite. Son corps se meut sans cesse, il se dépense, danse, se fatigue, il est vivant. Son visage, lui, se fige, je ne le vois pas ciller ni exprimer une émotion explicite évidente. Je me concentre sur ses yeux, sa bouche, ses pommettes, ses tempes, puis sur ses nez, front, lèvres, et je relie, sépare, détaille encore, désunis encore et unis tous ces éléments familiers entre eux, à l'image de nos garçons qui pensent qu'il suffit qu'on recolle les morceaux d'un corps en miettes pour que son être tout entier ressuscite.

Se souvient-on des éclats de rire de ceux dont on s'est séparé pour toujours ?

Quand, précisément, ont débuté ses premiers mouvements de crispation envers nous ? Envers moi ? Était-ce avant l'été 1996, notre dernier été passé ensemble tous les quatre ? Il faisait chaud. De chaque côté de l'autoroute, la blancheur des troncs des peupliers éblouissait. Depuis notre réveil tôt le matin, quelque chose s'était modifié entre nous, ou en elle, qui, dans le confinement de notre voiture, s'était accru d'une tension différente de ce que nous pouvions parfois connaître dans notre vie de couple.



Ce jour-là d'été, la femme qui était assise à côté de moi avait l'aspect cruel d'un animal empaillé. Je désirais la heurter, l'obligeant à réagir. Son extrême pâleur devait retenir mon agressivité et me protéger d'un faux pas.

La voiture fondait vers l'horizon. Je sentais le poids de chacun de mes avant-bras peser et dérapier sur le cuir du volant. À l'arrière, les enfants somnolaient. Sur les lèvres de Tom flottait un vague sourire ; son frère aîné le tenait par l'épaule, la tête renversée sur la banquette. Lorsqu'ils étaient ainsi immobiles, les yeux clos, leur ressemblance me frappait toujours ; leur tendresse mutuelle m'apaisa un court instant.

J'allumai la radio.

La voix qui chantait était chaude et claire. Elle aurait pu provoquer le frisson, entraîner et rétablir cette capacité au bonheur qui, par la musique, avait si souvent enveloppé nos odyssees familiales.

L'enchantement n'eut pas lieu. Mon pied droit avait commencé à trembler. Devant moi, des assemblages d'arbres de plus en plus serrés et élevés bouillonnaient d'une écume dorée et verte. Je tâtonnais sur le tableau de bord. Je ne trouvais plus le bouton qui aurait mis aussitôt fin à cette chanson qui s'apparentait maintenant à une plainte sirupeuse et édifiante. Je baissai la tête pour mieux viser l'ensemble des touches de l'autoradio. Un quart de seconde, la voiture s'écarta de la route. Mes yeux s'étaient embusés.

« Tu n'es plus maître de ton véhicule », dit ma femme, le regard perdu dans le lointain.

Et ce regard qui, un très court instant, me dévisagea ne trahissait aucune malveillance. Aucune pensée particulière.

Je décélérai et pris le premier virage qui m'écartait de la route pour entrer dans une étroite allée traversière. Des aiguilles de pins y griffèrent la carrosserie. Je ne parvenais pas à réagir, ni à me concentrer sur quoi que ce soit. J'avancai jusqu'à ce que la voiture bute contre un tas de broussailles dur comme un bloc d'asphalte. Il y avait une odeur de bois brûlé, mais celle des résineux était plus forte encore. Quelques éclats de soleil fusaient à travers la masse compacte des arbres : c'est là que j'entraînai ma femme après avoir vu Mattéo soupirer sur la banquette arrière puis s'enrouler et s'assoupir contre son frère.

Je lui avais pris la main. Elle ne se débattit pas et pourtant je cumulai des forces insoupçonnées pour pouvoir la retenir au cas où elle viendrait à s'enfuir.

Elle sépara ma main de la sienne. Son regard me fit comprendre que c'était moi le chat qui, du fond du sac, étouffait et s'efforçait par les moyens les plus désespérément idiots à en sortir.

Combien de temps avons-nous parlé ? Un quart d'heure ? Une demi-heure ? Au commencement, elle ne fut que panique et désolation. Et puis la peur la poussa à parler de sa solitude, de notre maison vide, d'espoirs auxquels elle s'était rattachée et qu'elle avait perdus, submergée par quelque chose qui n'avait pas eu de poids jusque-là, dit-elle et qu'à cet instant, dans le creux de la forêt, face à moi et éloignée de la voiture où dormaient nos enfants, elle ressentait comme une pression qui pouvait la tuer. Elle évoqua ma conduite qui les mettait *suffisamment* en danger, elle et eux ; et se tut. Je brisai alors systématiquement un silence par une question, je l'acculai, je le regrettai ; je voulais voir juste, je

voulais qu'elle-même soit juste, je savais déjà que tout était fini. Plus elle égrenait ses réponses, plus leur amère vérité me poussait à en obtenir d'autres, plus cruelles à recevoir encore. L'essentiel de ses reproches concernait nos voyages, nos départs sur la route : pas de préparations aux séjours, pas d'organisation si bien que nous finissions presque toujours dans un camping municipal sans eau ni électricité. Elle notait aussi mes méconnaissances culturelles des lieux ; du coup, précisait-elle, tous les lieux où nous allions en vacances se ressemblaient.

De la même manière, elle évoqua mes rêveries entêtantes d'un ailleurs financièrement inaccessible : ces rêves qui ne s'actualisaient pas avaient fini par la lasser.

Elle désapprouvait plus qu'elle ne me condamnait. J'espérais une fin moins définitive jusqu'à ce qu'elle braque ses yeux sur la voiture stationnée à une dizaine de mètres de nous. La tête haute, elle se dressa devant moi. Elle me dit : « Tu joues avec eux, tu leur fais tourner la tête, mais tu ne sais pas vraiment leur parler. »

Elle s'écarta de moi, marcha, s'arrêta puis marcha et se mit à courir vers notre voiture, vers nos enfants, vers ce monde familial et clos qui, instantanément, allait être pulvérisé.

Avait-elle prévu, programmé sa fuite, et avec qui elle fuirait ? Ce qui allait suivre n'était-il que l'effet partiel du hasard ?

Tom s'était réveillé. La joue sur laquelle son frère s'était endormi avait une marque rose vif. Il sourit à sa mère quand elle imprima ses lèvres sur son front. Elle l'embrassa, mais c'est Mattéo, toujours endormi, qu'elle regarda avec intensité. Quand elle souleva Tom contre sa poitrine, et juste avant de repousser avec douceur la porte arrière, elle eut ce

geste incongru : elle pressa la tige intérieure de verrouillage à côté du siège où se trouvait son fils aîné. Je lui agrippai le bras. Je criai : « Tu es folle ? »

Elle paniqua. Ses mouvements brusques provoquèrent les pleurs de Tom. Au cœur de ses pleurs je crus entendre un filet de voix répéter : « Chante ! Chante ! » sans distinguer qui des deux, de la mère ou du fils, poussait ce murmure déchirant. Ses halètements se mêlaient aux hoquets convulsifs de Tom qu'elle serrait contre elle à l'étouffer, leur agitation à tous les deux était telle qu'elle me pétrifia de peur, d'amour et de dégoût. J'avançai une main pour desserrer les siennes enfoncées dans la chair du petit. Elle hurla et se mit à courir.

46

Une fois sur la route, elle pointa son pouce vers les automobilistes. Son attitude excessive me rassura : qui voudrait d'elle, écumante, enragée ? Je compris que ce blocage des portières devait servir à retarder la progression de Mattéo dans le cas où il se serait réveillé et aurait décidé de rejoindre sa mère. Je me hâtai de rejoindre Mattéo, démarrai, fis marche arrière dans l'allée jusqu'à la route.

La circulation estivale était régulière. Une lumière douce naviguait au-devant du pare-brise. Au bord de la route, à droite comme à gauche, il n'y avait aucune auto-stoppeuse avec un enfant dans les bras.

\*

Avait-elle choisi Tom parce qu'il était réveillé ? Parce qu'il avait été le plus proche de la portière qu'elle avait ouverte ? Parce qu'à quatre ans on est plus léger pour un long voyage qu'à huit ? Tom oublierait-il plus facilement son père, étant

encore un petit enfant? Serait-il en tout cas moins capable, pendant un certain temps, d'interroger sa mère sur ce qui s'était passé au bord de la route? Avait-elle des raisons plus affectives et profondes d'avoir agi ainsi?

Nous étions à une centaine de kilomètres de notre point de départ, c'est-à-dire de Nemours.

À l'arrière de la voiture, Mattéo dormait toujours.

